

agriculteurs qui ne sont pas riches attireront l'attention des capitalistes, qui peuvent leur faciliter le moyen de tirer parti de ce savoir.

Malheureusement, en France, les industriels ont devancé, les agriculteurs dans le progrès, et les capitalistes qui ont confié leur fortune à l'industrie, se décident difficilement à la confier à l'agriculture, dont les avantages ne sont pas encore bien connus.

—Reconnaissons, ajouta M. le curé, que M. Mathieu de Dombasle, a donné un grand élan à la science agricole. et ses utiles et consciencieux écrits, ont jeté la lumière dans bien des esprits. Espérons donc que les connaissances agricoles se répandront de plus en plus dans toutes les classes de la société, et que les hommes sages verront qu'ils peuvent trouver pour eux, et pour leurs enfants, dans cette profession, la fortune, la gloire et le bonheur.

—Ah ! Messieurs, que vous parlez bien, dit Progrès à M. le curé et M. Martineau, que je suis joyeux quand je pense que mon fils va acquérir la science nécessaire, pour devenir un bon agriculteur, et que nous avons la chance d'avoir un peu d'argent pour améliorer nos cultures. Plus je vais, et plus je vois que vous m'avez donné de bons conseils, d'envoyer mes enfants s'instruire dans leur métier qui les retiendra à la terre, d'employer mon argent à faire des améliorations, plutôt que d'acheter quelques pièces de terre que j'aurais toujours mal cultivées sans argent.

Ah ! Monsieur le curé, que de remerciements je dois au bon Dieu de m'avoir donné assez de bon-sens pour suivre ces bons conseils !

—Oui, mon bon Progrès, vous devez vous applaudir d'avoir mis vos enfants en si bonne voie.

Hélas ! que de jeunes gens se perdent aujourd'hui, corps et âme, en abandonnant la terre pour les villes et les grands centres ! Les pauvres égarés ! en employant la même ardeur à la culture de la terre qu'ils déploient dans l'industrie, ils trouveraient ce qu'ils vont demander en vain aux villes !

Nous devons tous, nous, amis de nos semblables, chercher à retenir notre jeunesse dans le pays, à l'attacher à la culture.

Oui, mon cher Progrès, plus que jamais, je chercherai à insinuer, dans mes prêches, ces sages réflexions dans le cœur de mes paroissiens, comme vous le ferez par vos bons exemples, et Dieu nous bénira.

Deux ou trois bons cultivateurs de la localité qui cherchaient l'occasion d'entendre M. le curé et M. Martineau causer ensemble avaient suivi Progrès chez le bon Pasteur. Toute cette conversation les avaient étonnés et émus, ils se retirèrent bien décidés à faire de leurs enfants des cultivateurs.

Soins à donner au bétail pendant l'hiver.

Dans un climat comme le nôtre, sujet à de si grandes variétés de température, les soins à donner aux animaux de la ferme, acquièrent la plus grande importance aux yeux du cultivateur, et par conséquent exigent une large part de son temps et de son attention. L'on peut toujours être sûr que la stabulation des animaux pendant l'hiver, dans notre climat, leur sera, par elle-même, invariablement préjudiciable, si l'on n'y fait pas une grande attention.

I. Nourriture.

Un principe reconnu de tous, c'est que la vie et la croissance des animaux dépend de leur nourriture ; mais ce que l'on ne connaît pas aussi bien, généralement, c'est la nature des matières qui entrent dans l'estomac, pour entretenir la vie des animaux et leur donner une croissance profitable, c'est encore le procédé par lequel ces matières sont changées en sang, et finalement en graisse, en os, et en muscles.

Toutes les matières dont est composé le corps des animaux existent d'abord en principes dans la nourriture qu'ils consomment. En conséquence, le cultivateur intelligent doit avoir une certaine connaissance des qualités nutritives qui entrent dans la composition des différentes sortes de nourritures spécialement adoptées aux besoins variés des animaux de la ferme. Bien plus, il doit connaître les modifications à faire subir à la nourriture des animaux, et les soins particuliers à leur donner, advenant des circonstances et des cas particuliers. Le cheval, par exemple, a besoin d'une nourriture et d'un soin particuliers, suivant qu'on le destine au labourage, au charroyage, ou à la voiture légère. De même, le bœuf qu'on destine et qu'on soumet au joug doit être nourri et traité d'une manière bien différente de celui qu'on prépare pour la boucherie. En un mot, la nourriture et les soins seront basés et modifiés sur la variété de race, constitution, tempérament, et sur l'usage qu'on veut faire des animaux.

Ces remarques acquièrent surtout de l'importance quand il s'agit de la reproduction des animaux. La nourriture de la femelle, avant la parturition doit être spécialement adoptée aux besoins du fœtus, qui tire le matériel de sa constitution du sang, lequel est soumis lui-même, pendant la période de la gestation, à des changements nécessaires. Les composés de fibrine, d'albumine, de caséine, ou de légumine, etc., que l'on trouve, en plus ou moins grande quantité dans le bon foin, l'avoine, les fèves, les pois, le blé d'inde etc., sont natu-

rellement adaptés aux besoins du fœtus pendant la gestation. De même, les herbes ordinaires contiennent, les matières minérales, telles que le chlore, le soufre, le phosphore, le calcium, etc., nécessaire à l'entier et sain développement de la charpente du fœtus. On dit que la fleur de chaux mêlée à la nourriture des juments contribue parfaitement à la formation des os et des dents du fœtus.

Les différents ingrédients qui entrent dans la nourriture peuvent se diviser en deux classes : ceux qui forment la chair, et ceux qui entretiennent la chaleur. La proportion de ces deux sortes d'ingrédients doit être déterminée par l'expérience, comme aussi par la condition, l'âge de l'animal qu'on nourrit, et par la fin qu'on se propose en les nourrissant. Les chevaux, et tous les jeunes animaux, dans leur période de croissance, exigent une grande proportion des ingrédients qui contribuent à former la chair, lesquels se trouvent principalement dans l'avoine, le son et le bon foin, joints à un exercice suffisant pendant qu'on les en nourrit, afin de procurer un parfait développement des muscles, et d'assurer une constitution solide. Quant aux animaux qu'on se propose d'engraisser, on doit, au contraire, les tenir dans une condition aussi paisible que possible, puis que tout mouvement entraîne le dépérissement, et leur nourriture doit être riche en matières huileuses et saccarines ou sucrées. C'est ainsi que la graine de lin, mêlée en quantité modérée avec les navets devient éminemment nutritive pour les animaux qu'on destine à la boucherie. En principe général, un mélange judicieux de deux ou trois espèces de nourritures convenables est de beaucoup préférable à une seule sorte, quelque excellente qu'elle soit.

Le sel, en quantités modérées, distribué à certaines époques, aux animaux, tend à exciter la digestion ; mais il faut se garder de le leur distribuer en trop grande quantité, car on retarderait l'engraisement et la croissance des animaux ; l'expérience et l'observation seront donc, dans la plupart des cas, les meilleures règles à suivre pour déterminer la quantité qu'il faudra donner.

La régularité est un grand point à observer, dans la manière de distribuer la nourriture aux animaux. Quant une fois on a commencé à les nourrir à des intervalles réguliers, leur nature, comme celle des hommes, finit par exiger cette régularité ; et si on y manque, ils se laissent aller à un état de trouble, d'agitation, qu'ils manifestent par des mugissements et par le défaut de sommeil ; et dans cet état, il devient difficile de les entretenir en santé, et dispendieux de les engraisser. L'obligation